

LRD

# Pratique ancestrale en péril, l'élevage ovin transhumant résiste en Provence

Pratique millénaire, la transhumance des ovins vers de plus vertes prairies obéit à un cycle naturel animal et végétal. Cette migration véhicule une culture bien ancrée dans les régions méditerranéennes et l'imaginaire collectif. Intimement lié à la transhumance, le pastoralisme applique en Provence un modèle d'élevage extensif qui permet une qualité de production toutefois mal reconnue sur les marchés mondialisés. L'image d'Epinal du pâtre provençal masque ainsi une réalité économique bien délicate.



Nicolas Rousson

49

Passer d'une terre à l'autre, telle est la définition étymologique de la transhumance, qui vient du latin « trans », à travers, et « humus », terre. Ce déplacement cyclique de troupeaux, qui existerait depuis sept mille ans, s'est développé en Provence à partir du XV<sup>e</sup> siècle (Jourdain-Annequin et Duclos, 2006). Autrefois, les migrations les plus fréquentes concernaient les élevages de montagne rejoignant les plaines l'hiver. Aujourd'hui, les mouvements sont inversés : en région Paca (Provence-Côte d'Azur), 620 000 brebis gagnent les montagnes l'été et près de 100 000 les quittent l'hiver pour trouver des conditions plus clémentes.

## Transe humaine

En Provence, 75 000 bêtes transhumant toujours à pied. C'est le cas du troupeau de la famille Michel. André, le père jeune retraité, et Yoann, le fils qui prend la relève, sont éleveurs à Rians, dans le Var : « Nous continuons de transhumant à pied pour des ques-

tions de tradition, et surtout de coût, notre lieu d'estive étant proche de notre ferme. » Chaque début d'été depuis trente-quatre ans, leurs bêtes prennent les routes du Verdon. Elles traversent son parc naturel sur toute sa longueur pour atteindre la région de Castellane, Le Touyet précisément, village d'origine de la famille.

Cette pérégrination sur près de 120 kilomètres se prépare avec minutie : les animaux les moins capables sont retirés du troupeau, chacun est marqué des initiales de l'éleveur et les plus belles bêtes sont parées de sonnailles, clochettes qui aideront à la progression du troupeau. Au cheptel de brebis s'ajoutent quelques boucs, floucas, chèvres et cabris. Les floucas (flocons de neige en provençal) sont des moutons châtres emblématiques du troupeau. Ils sont appelés cadets dans le Var.

Deux véhicules encadrent le troupeau qui chemine sur les drailles et les départementales. Les drailles et les carraires sont ces chemins pierreux millénaires réservés aux trou-

peaux transhumants. La caravane musicale progresse en marquant son passage d'une trace d'excréments continue sous le regard médusé, attendri, grincheux, voire apeuré de ceux qui la croisent.

Mener ses bêtes sur la route n'est pas autorisé en France, uniquement toléré, à condition d'équiper les voitures de gyrophares et les piétons de gilets réfléchissants. Le cheminement des brebis occupe toute la largeur de la chaussée. Les véhicules qui arrivent par l'arrière du convoi sont contenus, ceux qui viennent de face se rangent sur le bord de la route avant d'être engloutis par une marée docile de moutons.

## Caravane mythologique

Le pastoralisme en Provence reste empreint d'une puissante mythologie. Aux poètes, peintres et écrivains fascinés succèdent souvent de nos jours doctorants, sociologues ou journalistes plongés dans une quête plus pragmatique. Pour tous, l'apogée poétique ou culturelle du métier de berger se produit lors de la transhumance. Sur une plaquette qui

*Les brebis  
connaissent  
parfaitement  
le parcours*

défend cette pratique, on peut lire : « Messagère d'ouverture, de paix, de rêve et de liberté, elle constitue un repère majeur pour qui veut se situer dans le temps et l'espace des valeurs méditerranéennes. »

L'attrait de cette migration annonciatrice de l'été ne cesse de croître et rares sont les villages situés sur les voies de remue qui ne consacrent pas un week-end de printemps à une fête de la Transhumance. Souvent purement folkloriques, ces manifestations rassemblent toutes les générations, nostalgiques ou émerveillées. Cependant, bien que les festivités et écrits autour de la transhumance à pied foisonnent, sa pratique tend à disparaître, notamment à cause des infrastructures.

### Loi du bitume

Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, l'Etat français reconnaît l'utilité publique des drailles. Ces routes tracées par les animaux, parfois sur d'importants dénivelés, permettent de suivre des itinéraires en quasi-ligne droite. En 1996, un différend entre un éleveur et un propriétaire confirme la place à part de ces voies de « servitude [...] grevant un fonds privé ».

Mais la loi a beau être du côté des brebis, la pression foncière a souvent émietté ces terrains. L'apparition du train au début du XX<sup>e</sup> siècle, puis des camions pour le transport du bétail à partir de 1950 accélère le fractionnement, jusqu'à faire disparaître ce riche patrimoine agricole. Son intérêt est cependant reconnu depuis quelques années : quelques collectivités travaillant sur leurs biens culturels commencent à dresser l'inventaire de leurs drailles.

La France, l'Espagne et l'Italie ont œuvré conjointement sur un programme européen Culture 2000 appelé « Drailles et civilisation de la transhumance ». La Maison de la transhumance, centre d'interprétation des cultures pastorales méditerranéennes, y a participé « avant tout pour des questions culturelles », reconnaît son responsable, Patrick Fabre. Car concernant la transhumance, il ne voit « pas de combats pour revenir à la marche à pied ».

L'asphalte ayant pris le dessus, ceux qui choisissent la marche doivent effectuer la plus grande partie de leur voyage sur du bitume. « Pas bon pour les pattes des brebis dès qu'elles se mettent à accélérer », selon un berger. Inconvénient minime pour certains, par rapport au risque d'écrasement qu'affrontent les animaux dans les semi-remorques, où ils sont transportés sur quatre étages.

L'asphalte ayant pris le dessus, ceux qui choisissent la marche doivent effectuer la plus grande partie de leur voyage sur du bitume. « Pas bon pour les pattes des brebis dès qu'elles se mettent à accélérer », selon un berger. Inconvénient minime pour certains, par rapport au risque d'écrasement qu'affrontent les animaux dans les semi-remorques, où ils sont transportés sur quatre étages.

### Equipe rodée

La transhumance rassemble généralement de la famille et des amis de l'éleveur, ainsi que des bergers proches du troupeau (voisins, anciens ou futurs bergers). Tous accompagnent



La main-d'œuvre se faisant rare, le métier de berger s'est modernisé pour attirer de nouveaux volontaires. La loi Montagne adoptée en 1972 améliore la vie en alpage. Des cabanes mieux équipées, une aide pour le ravitaillement hélicopté et la création de nouvelles voies d'accès facilitent quelque peu la tâche des gardiens. Dans ces conditions, de jeunes bergers d'origines différentes frappent à la porte de la profession. Ils n'ont pas de lien préalable avec l'agriculture, mais un

### Nouvelle génération de bergers

intérêt pour l'élevage des « filles », autre nom donné aux brebis.

Le Centre de formation du Merle, à Salon-de-Provence, dispense une formation au métier de berger transhumant salarié. Renée Fréry, salariée de la famille Michel pour l'été, vient de la terminer : « Sans connaître spécialement ni les brebis ni la montagne, j'ai eu la chance de suivre leur enseignement qui m'a permis d'embrasser le métier. »

La méfiance reste de mise par rapport à ces nouveaux venus, étrangers au cercle fermé de plus en plus restreint des éleveurs et bergers. Mais même si l'expérience leur manque encore, un patron acceptera de confier son troupeau à un pastoureaux « qui a la passion », notion qui, selon le sociologue Cédric Tolley, « hiérarchise la société pas-

torale de Provence » (Tolley, 2001). Le degré de passion du berger fera de lui, selon le chercheur, un travailleur compétent ou non.

Plonger dans le bain pastoral peut aussi attirer des citadins à la recherche d'une autre vie. En 2003, débarque en Provence un couple québécois qui a tout laissé derrière lui pour devenir berger. Emilie Richard-Frère et Mathieu Lefebvre découvrent le métier sur le tas et, au fil des expériences,

sont reconnus par le milieu comme de bons bergers.

Alias Mathyas, Mathieu raconte cet apprentissage dans *D'où viens-tu berger ?*, récit savoureux des aventures du couple. Son retour à la terre illustre bien le parcours de cette nouvelle génération dans le milieu pastoral de Provence. Les joies, mais aussi les nombreuses galères qui collent aux basques de l'élevage ovin en France.

LRD



Nicolas Rousson 2X



Un bon berger est un berger qui a la passion

cette migration bénévolement, pour le plaisir et pour *donner la main* aux propriétaires. Chacun s'occupe tour à tour de l'intendance, de la conduite des véhicules d'escorte ou de mener le troupeau. Il s'agit de protéger les champs ou les fleurs des villages : les brebis ayant l'habitude de manger leurs 5 kilos d'herbe journaliers, elles tentent de se sustenter pendant leur randonnée, sur les bas-côtés de la chaussée.

Chaque berger se tient prêt, fouet en main, voix qui porte et chien en alerte, pour écarter les plus gourmandes des endroits proscrits. Autre rôle ardu : permettre un minimum de circulation automobile. De temps en temps, pour laisser les autres usagers de la route dépasser la transhumance, les bergers aidés des chiens doivent resserrer et étirer la file de brebis.

« Faire doubler est ce qui demande le plus de main-d'œuvre dans la transhumance. Les années où nous sommes peu nombreux, les voitures attendent », explique André Michel. Dans les endroits trop étroits, cela devient de

toute façon impossible. Dans ces conditions, les automobilistes les moins pressés et les plus fascinés font le choix de descendre et d'arpenter le bitume avec les bergers.

**Longue  
sieste  
entre 10 et  
17 heures**

Malgré les péripéties inhérentes à l'entreprise, le cheminement, pourtant massif, s'effectue de façon harmonieuse. Les brebis, pour l'avoir effectué maintes fois, connaissent parfaitement le parcours. Chaque pause, bifurcation et point d'eau est ressenti par le troupeau conformiste. Le cheptel devine, voire décide de l'heure de partir ou de s'arrêter pour manger.

Très vite, les humains adoptent avec bonheur la vitesse (3 km/h) et le rythme des animaux : lever avant 5h et rapide départ, petite pause à 9h, longue sieste entre 10 et 17 heures et dernière étape de cinq heures avant le bivouac nocturne. Si l'éleveur a su gérer au fil des ans de bonnes amitiés le long du parcours, il trouve toujours quelques champs pâturables par ses ouailles pour les arrêts. L'herbe, qui régit l'objet même de la transhumance, décide aussi des lieux d'escale.

## Douceur et rudesse de l'estive

Une fois le troupeau débarqué à bon port commence pour lui la belle saison, celle de la liberté, du plein de globules rouges et, surtout, de la nourriture en abondance les bonnes années. C'est la période d'estive, qui durera de trois à quatre mois. En règle générale, l'éleveur, qui peut veiller sur ses brebis en hiver, reste en plaine l'été pour faire les foins. Il confie alors son cheptel à un berger. Mais conduire un troupeau en altitude requiert de solides compétences et les postulants qualifiés ne sont pas légion.

Chaque « montagne » ou estive est découpée en « quartiers », qu'il s'agit de faire pâturer l'un après l'autre. Ceux du bas sont les premiers visités, avant de goûter, au mois d'août, aux délices du net des sommets, partie de l'alpage encore vierge de tout pâturage. En fin de saison, le troupeau redescend profiter de la repousse des premières prairies fréquentées. Tout en gérant l'espace qui lui est dévolu, le berger soigne les bêtes malades et permet au troupeau de manger convenablement. En trois mots, il doit « les rendre belles » au sortir de l'estive.



## 52 Pratique en danger ?

« Il est impossible aujourd'hui de vivre du métier d'éleveur ovin sans les aides », affirme Patrick Fabre. Dur constat sur la situation de l'élevage transhumant. Entre 1980 et 1999, le nombre d'exploitations a été divisé par deux. Les troupeaux s'agrandissent, mais les volontaires se font rares tant « une grande part du

métier consiste aujourd'hui à devoir jongler avec les chiffres et les primes alors que l'on souhaite seulement vivre de notre travail », confie Yoann Michel, qui, à 30 ans, se lance dans l'aventure.

La demande étant forte, le marché de la viande ovine est dérégulé, permettant à la filière néo-zélandaise ou australienne, par

exemple, de pénétrer la distribution française. Avec une pression foncière et une organisation de l'espace très différentes, ces territoires parviennent à proposer leurs produits à des prix très compétitifs. Les écarts sont compensés par des aides à l'éleveur qui voudrait plutôt que l'on reconnaisse la qualité de sa production. Les éleveurs n'ayant pas vocation à se « cantonner à l'entretien de paysages »,

### Une place dans l'écosystème

En Europe, plus de quatre millions d'hectares de terres agricoles dépendent de la transhumance, soit l'équivalent de la superficie de la Suisse. L'élevage transhumant contribue de façon importante au modelage des paysages et à leur entretien. Il permet de conserver les milieux ouverts en limitant l'embroussaillage et participe à la prévention des incendies. Sur les alpages dédiés aux sports d'hiver, le pâturage évite les avalanches qui se forment souvent sur des touffes d'herbe haute.

Une étude européenne recommande que la transhumance soit mentionnée dans les directives de la politique agricole européenne comme faisant partie du développement durable. Et de citer en exemple la politique suisse, qui soutient l'exploitation durable des alpages et des paysages de montagne. Au pays de Heidi, la migration estivale des vaches vers les alpages est une pratique très vive (Transhumount, 2004).

Bien intégré à l'écosystème, le pastoralisme favorise le maintien de

certaines espèces. Dans la plaine de la Crau (Bouches-du-Rhône), où l'on observe la plus grande concentration d'ovins (160 éleveurs), la Chambre d'agriculture départementale s'est associée au Conservatoire-Etudes des écosystèmes de Provence pour mettre en place la réserve naturelle des Coussouls.

Sur 7400 hectares, cette collaboration unique voit cohabiter 32 troupeaux avec de nombreuses espèces d'insectes, reptiles et oiseaux, dont certaines endé-

miques « n'existent que grâce au pâturage », précise Patrick Fabre.

Enfin, d'un point de vue social, l'élevage en montagne génère un apport économique sensible. Deux communes de montagne sur trois louent leurs alpages à des éleveurs et, pour beaucoup d'entre elles, le pastoralisme reste la dernière activité économique, avec le tourisme.



beaucoup s'orientent vers une démarche de qualité pour mieux valoriser leurs produits sur le marché régional.

Reste la distribution, qui doit suivre des règles strictes d'hygiène : « Les critères sanitaires sont devenus si exigeants que nous sommes forcés de distribuer notre production via des circuits où nous vendons à perte », tempête Yoann Michel. L'abattoir de Sisteron est, avec celui de Grillon (Vaucluse), le dernier de la région. « Nous avons l'obligation d'y faire passer nos bêtes, ce qui complique la tâche pour vendre en direct au consommateur. » Car la solution passe selon lui par un regroupement de producteurs amis qui assumeront ensemble le transport des bêtes à l'abattoir, ainsi que la construction d'une salle de découpe aux normes et d'un comptoir de vente.

### Retrouver l'instinct grégaire

La profession, parent pauvre du secteur agricole français, apparaît donc divisée alors qu'elle fait face à des enjeux majeurs. La politique européenne commune est en pleine renégociation, la pression foncière et l'urbanisation réduisent les zones pâturables et

découragent de nouveaux éleveurs potentiels. Pour couronner le tout, la cohabitation en altitude entre randonneurs, chasseurs et écologistes pose de plus en plus problèmes. La faiblesse des éleveurs y est une nouvelle fois exploitée pour les diviser.

La question du loup, notamment, a permis de faire redécouvrir le métier de berger, l'a poussé à se professionnaliser, mais a aussi souvent empêché d'aller au fond des difficultés de la filière. Son actualité et les polémiques infinies qu'elle suscite représentent un nouveau défi à affronter pour la profession, qui considère qu'elle n'avait pas besoin de cela. « Beaucoup d'éleveurs se battent avec leurs syndicats sur ce sujet, alors qu'il n'est en rien fondamental », dira le jeune berger québécois Mathieu Lefebvre.

Face à la mondialisation économique, l'élevage ovin transhumant, pratique agricole extensive liée à un cycle naturel, est un modèle à suivre et à encourager. Au contact des bergers, un leitmotiv revient fréquemment : « Laissez faire la nature, elle a toujours raison. » Après avoir suivi les brebis sur les routes de Provence, il paraît évident qu'elles ont leur mot à dire. ■

*La famille Michel, 120 kilomètres de route en compagnie du troupeau, de la Provence aux alpes du Verdon*

53

### BIBLIOGRAPHIE

JOURDAIN-ANNEQUIN C, DUCLOS JC (sous la direction de). *Aux origines de la transhumance. Les Alpes et la vie pastorale d'hier et d'aujourd'hui*. Picard, Paris, 2006.

LEFEBVRE MATHYAS. *D'où viens-tu berger ?* Leméac, Montréal, 2006.

TRANSHUMOUNT. *Compte rendu de l'atelier réuni à Landquart, Suisse, mai 2004*.

TROLLEY C. *Travail et rapports sociaux chez les bergers transhumants*, Université libre de Bruxelles, Faculté des Sciences sociales, 2001.

### POUR ALLER PLUS LOIN

Maison de la transhumance : [www.transhumance.org](http://www.transhumance.org)

LA REVUE DURABLE. *La montagne entre protection et conquête*, LaRevueDurable n°21, juillet-août-septembre 2006, 14-59.